

lière, je porte vivement la main gauche sur l'étui pour empêcher mon homme de me l'enlever. L'étui rendit un bruit sourd, mat ; le voleur, croyant que j'allais en sortir une arme à feu, dans un suprême effort, m'arracha la canne, que je serrais de la main droite, et disparut dans la nuit...

J'en fus tout ahuri. Quel dommage ! c'était une belle canne, en bois d'oranger sauvage. Mgr Schang m'en avait fait cadeau quelques jours auparavant.

Je repris donc ma route vers Tché-fou. Or après quelques pas, je rencontre le copain de mon voleur, qui arrivait en courant. Il me regarda passer, un peu surpris ; mais ne dit rien, ni moi non plus. Chacun continua sa marche de son côté.

Une heure après, j'arrivai sur le col, et j'aperçus là-bas dans le lointain le phare de Tché-fou, qui brillait au-dessus du port, comme l'étoile de l'espérance. Je redescendis prestement le versant de la montagne, sans remarquer aucun des nombreux zigzags que faisait le chemin, et je tombai à la résidence, comme une bombe. Il était temps. Toute la maison était en émoi. Les domestiques déjà munis de lanternes allaient partir à ma recherche...

Je me mis à table et soupai de fort bon appétit, tout en racontant mon excursion.

— Imprudent ! s'écria le Père Procureur, effrayé par mon récit, vous devez un fameux cierge à Saint-Antoine... Vous auriez pu être écharpé sans que personne sût jamais ce que vous étiez devenu !

— Tiens, c'est vrai, me dis-je : je n'y avais pas pensé... Et par contre-coup, j'eus un frisson de peur. "

Voilà le récit, cher lecteur. Je vous le livre tel que notre jeune confrère nous le raconta un soir d'été à la fraîcheur de la nuit tombante.

Quand vous vous trouverez tristes, inquiets, troublés sur les chemins de la vie, une petite prière à Dieu, un souvenir à Saint-Antoine, et les difficultés disparaîtront comme par enchantement.

P. MARC, O. F. M.